

Daniel FILÂTRE,
Président de l'Université Toulouse-Le Mirail

Guy CHAPOUILLIÉ,
Directeur de l'École Supérieure d'Audiovisuel
Université Toulouse-Le Mirail

Jean-Marie FALIP,
Directeur du CROUS Toulouse

ont le plaisir de vous inviter
au vernissage de l'exposition

Michèle TEYSSEYRE

Segrete cose

le lundi 12 juin à 19h
Salle de la Tour Mauran
ESAV
56 rue du Taur 31000 Toulouse
Tél : 05 61 50 48 55

Exposition du 12 juin au 12 juillet 2006



MICHÈLE TEYSSEYRE





Petit reliquaire 40x50

Segrete cose

À l'heure où le soleil dévoile Toulouse dans son ocre nudité, je traverse un jardin sur le chemin de l'atelier de Michèle Teyseyre, avec l'impression rare d'avancer vers le silence...

À l'intérieur, rien ne bouge, tous les tableaux me tournent le dos, seul un squelette d'œuvre repose sur un pupitre ou plutôt, à bien y regarder, sur un plioir. J'y distingue plus précisément un fragment plastique, un corps glorieux en construction. Je baigne dans un air d'affections et d'émotions comme si je changeais d'espace et de temps ; il règne là une tension névrotique qui me trouble et m'attire irrésistiblement, car je sens qu'une chose va se produire, que je ne peux laisser passer.

Une à une les toiles se tournent et me regardent, j'assiste au lever d'un monde autonome sur lequel j'ai du mal à poser mes yeux qui s'agitent dans tous les sens aux limites d'une douleur, la douleur féconde d'une naissance.

Je suis bel et bien au cœur d'un reliquaire en fusion animé par une force centrifuge sans pareille ; c'est une explosion de couleurs et de corps, de saintes et de sexes féminins, de journaux pliés, déployés et déchirés où les mots explosent en images, où le papier s'ouvre sur des obsessions, des amours, des célébrations, sur ce que la presse révèle, instrumentalise, cache, le tout en prise directe avec les fantômes de Venise, les Vénus émancipées de toute mesure, ainsi qu'avec un invité emblématique *el comandante* Che Guevara, figure libre d'un espoir qui fait durer le présent.

Je suis entré dans une cinquième saison, ébloui, où tout m'attire, me défie, me trouble et me tourne en dérision ; c'est un peu comme si ma liberté devenait progressivement captive de l'imaginaire jusqu'à s'y perdre corps et bien. Il me semble que je touche au port du bonheur là où chacun se déplie sans cesse. Il n'y a pas de doute, la main du plaisir a passé par-là.

Une main qui n'a pas cherché à plaire mais à pétrir, à iriser, à distendre, à éventrer, à inventer. Une main salvatrice qui se souvient des mystères de Venise, des histoires de la peinture, de la condition humaine, de l'émancipation de la femme et qui cherche à protester.

En vérité, j'ai perdu mon chemin comme un *forèsto* dans Venise, celui venu des environs, des bois, de la montagne, dépouillé de repères et plongé dans le vertige d'un ensemble sans limites ; je me demande à qui sont ces regards qui traversent mes yeux.

Au fond, que pouvons-nous savoir d'une œuvre ? Sinon ce qu'elle tire de nous, ce qu'elle fait naître en nous, dont il n'est pas simple de faire l'aveu, mais qui pourtant constitue la plus élémentaire des nécessités afin ne pas demeurer un célibataire de l'art, puisque aussi bien le rythme de mon haleine et le battement de mon cœur font partie de l'expérience unique par laquelle je me mesure à elle ou par laquelle je la mesure.

Alors, peindre avec les mots n'est qu'une manière de dépeindre ses jardins secrets, une façon de dévoiler le sens qui nous irrigue, une pratique de chevauteur de chimères, de fantasmes, de montures angéliques.

En vérité, je n'avais plus les pieds sur terre, j'avais décollé, sans doute entraîné dans une histoire d'amour, avec l'envie d'aller plus loin, de caresser, de pénétrer, de rendre compte. J'étais simplement amoureux de l'endroit, enchanté par le génie d'un lieu où je sentais progressivement monter le murmure d'un flot électrique assaillant les matériaux innombrables et stériles jusqu'à les faire beaux et féconds.

Il y avait là l'éphémère vie des gestes, des traits qui se succèdent, naissent et meurent en relations dynamiques dans le vertige des frontières. Mais presque rien du tout réel, qui en réalité nous échappe, seulement le parfum d'une course pour tenter de saisir les choses, les corps et leur déplacement, pour empêcher leur fuite ou leur perte ; un parfum propre à l'entreprise de Michèle Teyseyre où l'objet le plus familier, une page de journal, par exemple, devient tout autre, jusqu'à laisser venir l'idée que nous ne l'avions jamais véritablement vu. Par la main, avec le pinceau ou à la pointe des ciseaux, le processus d'une autre pensée inscrit d'autres contours, d'autres relations, des bizarreries en direction d'un inconnu nouveau, d'un monde onirique autonome, éloignés de mes certitudes, proches de mes espérances.

Mais où va-t-elle chercher tout ça ? Je jurerais qu'elle connaît comme sa poche le lieu d'un croisement singulier où elle est à la fois, et non tour à tour, la Michèle de Toulouse, la Michèle de Venise, de cette ville qui sut conserver longtemps un profond sentiment de liberté des arts, non une séquestrée, mais une émancipée de Venise, une Michèle au bonheur de la *maniera* par l'éclatement de l'espace, de la matière, par des mouvements qui se propagent et se télescopent, par la juxtaposition des figures, par la fantaisie, l'allongement des proportions, avec des audaces colorées ; c'est une fête de la jouissance où une ligne serpentine majeure ondule dans une grâce rare qui exalte la femme en tant que protagoniste de l'histoire, sans effacer sa fragilité. Il y a comme un rappel du triomphe du mouvement des corps de Tintoret avec un luminisme qui emprisonne la lumière dans la couleur ; la technique est vibrante, elle multiplie les formes allongées et étirées, un étirement qui rappelle la peinture rupestre du Wild Horse Canyon aux Etats-Unis où l'on voit un chaman qui marche dans ce monde, comme chacun d'entre-nous, ses jambes courtes l'ancrent au sol, mais qui peut voler dans le ciel vers d'autres découvertes, car à première vue c'est un oiseau en plein vol.

Mais au-delà d'une simple dysmorphose, et libéré du *contrapposto*, il s'agit d'un désir d'éclater le sein de Laura de Giorgione en des nus conquérants, où, à la suite de l'étirement de la femme de Putiphar, se libéreraient toutes les Vénus, couchée, endormie, au miroir, dans la plénitude de gestes désirants, de coulées rouges fécondes, de gestes ordinaires et divins qui ravivent notre mémoire profonde, loin du corps blotti dans la conscience du péché. Nu rose pâle, nu rose et pâle, nu végétal, mais cristallin, nu pudique ou impudique où s'épanouit pleinement, librement, le souvenir du bourgeon de rose giorgionesque. Une nudité totale, héroïque, qui dévoile tous les aspects du corps humain pour rappeler que la perfection humaine n'est pas que physique. C'est bien la femme comme mesure ou démesure du monde, sans raison d'âge et dans des poses qui ne tuent pas la chair ni la sensualité. C'est bien la femme immensément rayonnante qui prend son pied, sans rien cacher de son désir, une nouvelle Suzanne qui écrase les vieillards, les voyeurs, mais c'est aussi une Vierge noire qui vient troubler les origines et la généalogie.

Parfois une sorte de masse de chair semble s'évader du corps, en forme de sac ou de cocon, comme une matrice ovoïdale qui serait l'origine d'une autre œuvre, celle que l'on cherche et qui se dérobe, où le réel qui s'annonce est toujours en avance.

Mais, pas le moindre menu sillon imprimé sur les corps ; les rides qui datent sont ailleurs, dans les plis et replis d'un papier journal qui emballe moins qu'il ne déballe la matière enregistrée, fruit d'une orogénèse qui de failles en chevauchements et de vague en vague dévoile une autre écorce du quotidien. Comme la main du Maître qui s'égarait sous les dentelles des jupons à la recherche des *segrete cose*, Michèle Teyseyre étripe le journal pour la mise à vif des trophées de lecture et en extirper aussi l'autre nudité intérieure, cette fameuse étrangeté, cœur d'une mémoire vitale réveillée, amplifiée, patinée par un vieillissement fécond. Cette brèche de la presse quotidienne jaunie s'approche ainsi d'un idéal de plissure, de plissement, de charriages, de béances et de variétés de plis, debout, conique, plat, creux, gaufré, bouillonné, en accordéon, tel un feuilleté illimité né sur un plioir singulier où de pliure en pliure se forme un véritable palimpseste d'altérités et de multiplicités qui engendre l'épanouissement des choses enfouies avec toujours en tête de trouver le soleil à minuit. De cette manière, se met en œuvre un entrelacs singulier où se joue la plus fertile des symbioses avec des *pali*, des *traversi*, des *cordoni*, des *stroppe* et des *felce* de couleurs, afin de donner naissance à un ensemble où pénètrent l'air et la lumière qui donnent de la fertilité aux ombres et engendrent des personnages d'un autre poids qui volent, mais ne chutent pas ; des personnages moulés parfois dans leur destin comme la belle Europe qui fait face de toute sa beauté, entourée de rares précautions, contrairement à celle de Giulio Romano, présentée de dos, où tout semble caché pour le seul regard des dieux. Ici, Europe n'hésite pas à dessiner son horizon, c'est une rebelle dans son geste et ses couleurs, fière d'être sur ce taureau qui l'entraîne vers le large où l'appellent d'autres promesses d'amour et de vie que celles que propose le symbole de l'euro, fixé, non sans humour, sur la

proue d'une gondole que domine le slogan d'un journal essentiellement soucieux de parler d'économie et de développement, sans partage sans doute. C'est un enlèvement en trois temps où, en contournant la gondole et en la faisant sortir par le haut, le taureau dessine le chemin des étoiles et de l'utopie.

Cette façon de mise en œuvre est une parfaite célébration du triomphe de la vie où la main ne cesse de plier, sans supplier, où la main ne cesse de broyer les couleurs et de les assembler pour tresser un rhizoïde générateur qui englobe tous les autres opérateurs de la composition, sans les effacer. C'est une interrogation inquiète de l'humanité, tout en affichant une certaine confiance en la femme dans le dessin d'autres horizons.

De sorte qu'au fur et à mesure que les plis croissent et sèchent les couleurs, l'orogénèse opère une destruction du croquis de base, celui du soubassement, celui que j'ai aperçu au milieu de l'atelier, sur le plioir, cet autel particulier pour un sacrifice particulier, à l'aide d'une matière dense, habitée de lumières mobiles, sans viser l'ivresse d'un quelconque palier pour aller tâtonner, se chercher, dans une région plus élevée et plus lointaine de la pensée en peinture.

Ainsi faisant, Michèle Teysseyre n'évoque pas une période passée, mais son regard au présent plaide pour Venise dont la plainte chante, enchante et donne encore des ailes pour une visite inédite, même sous sa lagune. En effet, les plissures agitent mes yeux et les projettent dans les inquiétantes venelles du labyrinthe de la Cité des Doges où l'on s'engage dans des passages vite devenus des impasses, des fonds glissants ; tout s'emballe dans un effroyable dédale de placettes et de ruelles et semble s'enfoncer, d'heure en heure, dans des eaux troubles et houleuses jusqu'à faire planer une grande détresse ; la ville serait malade et minée, les tableaux en seraient contaminés, mais sans cesse le dédale resurgit comme un éternel retour, celui du sentier de la résistance, de l'évasion, de l'invention au niveau d'une incertaine mais nourricière flotaison. Il est fréquent d'entendre à Venise, *volere è potere* - vouloir, c'est pouvoir - mais surtout, *volere è patire* - vouloir, c'est souffrir - de ce point de vue Michèle Teysseyre, si elle souffre sans doute, veut et invente des fragments autonomes faits de désirs, de peurs, de secrets qui résistent et insistent, de règles et de perspectives incertaines où toute chose peut en cacher une autre ; le tout aussi révélateur et trompeur qu'un masque de carnaval. C'est ce qui fait mon bonheur, tout est là et tout change. Alors, souvenirs de *fondamenta* ou non, je vois des peaux blanchies à la fiente de pigeon, des bleus et rouges parfois embrumés, léchés sans doute par un faisceau de *rii*, mais consécutivement la variation insaisissable me baigne dans de riches teintes rouges avant de me surprendre par une ombre bleutée qui s'éteint dans un *sfumato* humide.

Je ne sais si la couleur nous donne une plus profonde ouverture aux choses, mais la nature flexueuse de ces toiles m'enivre un peu comme si je venais de siroter sans frein une pâle *grappa* à l'arôme

de chaume, vieillie sous les escaliers dans un vieux fût élevé par la lagune, encore un tour des dessous de Venise ou de Torcello, de cette autre invisible, nulle part et ailleurs.

Alors les contours de ces tableaux-masques s'échappent, se mélangent, telle l'émergence d'un carnaval qui éclate en nuages de toutes les couleurs, en gerbe d'étincelles, couronnées de girandoles et d'hydrométéores.

Un chatolement de tons fondu dans un tourbillon de formes picturales d'où le son me donne l'impression de jaillir, tel un fracas de cymbales, de crécelles, de tambours, de *rotto in culo*, de *sfiga di cazzo*, de voix déguisées d'honnêtes femmes pour se soulager de tous les mots obscènes et orduriers qu'elles n'avaient osé prononcer pendant des mois, de chants de *castrati*, de *soprano*, ça parle, ça braille, ça piaille, ça pousse les cris de métiers, ça invective, ça fait des avances, ça courtise, ça insinue, il y a du Goldoni dans l'air. Réel merveilleux ou réalisme intégral, c'est par les situations les plus inattendues, la quête d'une existence facile, les rencontres les plus anachroniques que Michèle Teysseyre allume un feu pictural qui chante et crie à la recherche du sujet intemporel, celui de la pensée vivante ; elle déclenche une liesse révolutionnaire qui me rappelle un peu la délivrance vinaigrée de *Todos caerán* de Francisco Goya.

De toute évidence, comme Maurice Barrès, Marcel Proust, Paul Bourget, Henri James, Rainer Maria Rilke, Maurice Maeterlinck, Renaud Camus et bien d'autres qui n'ont pu résister à l'appel de cette ville trompeuse mais grosse de mémoire, de désirs, de lieux d'échanges de marchandises et de mots, Michèle Teysseyre respire sa Venise, à sa manière, comme on respire dans un jardin d'aventures et de rencontres qu'elle vénère pour lui avoir fait advenir le beau. En leur temps, ses premières récoltes célébrèrent les *Saveurs et Senteurs de la Sérénissime** qui ne manqueront pas d'imprégner sa peinture. Il faut dire que la lecture de ce livre fait venir l'eau à la bouche et que plus rien ne me sépare de la douceur des fritures de Carnaval, de la dinde rôtie à la grenade, de la soupe aux fonds d'artichauts, cette plante vénitienne par excellence dont le cœur n'a pas ou presque pas de foin et qui peut s'avaler tout entier ; mais insatiable, je me laisse aller à penser aux délices d'un mullet au *pomodoro*, d'un risotto aux rognons *trifolato*, d'un foie de veau à la *veneziana*, de lézards aux raisins secs avec quelques bouteilles de vin de la Romagne car, devant ces tableaux, mon estomac se creuse et je sens monter en moi la tentation d'aller goûter à cette beauté enchanteresse comme j'irais cueillir les fraises avec les lèvres, le nez tacheté de rouge, pris en flagrant délit de chair ; de ce rouge qui trace du désir et de la pudeur sur des visages, sur des fesses, sur les tétins, qui dessine des cœurs, qui marque le sang de toute desquamation, de toute torsion, de toute naissance, de toute éruption qui du cratère crache à la fois, dans le remous d'un nouveau monde, la Vénus nouvelle, son modèle et l'oiseau de Minerve. Un rouge tonal, chair-de-la-vie, qui tranche dans un ensemble radicaire sombre, ductile et humide, qui tache la langue du chat qui rit, celui qui se moque de tout ce spectacle ou s'en réjouit ; une pureté extrême du rouge dans laquelle le peuple se reconnaît, celle des lis Saint-Jacques,

des gueules de loup, des *marinelli* en fruits. Il y a là une remontée de couleur dans laquelle s'épanouit Michèle Teysseyre qui n'oublie jamais quelques touches ou failles de bleu complice de Cognac, le bleu lumineux et séduisant des ondes miraculeuses qui rappelle celui des fables de Chagall, sans oublier la teinte qui a résisté au Vésuve, loin de la grisaille de Werther, au plus près de la profondeur lumineuse de Venise en sursis.

En vérité, ce travail met à vif la question de la survie d'une cité et de sa mémoire qui vacille, car le sel, l'acide sulfurique, les brouillards, les ondes de choc des pétroliers et surtout l'*acqua alta* sont redoutables, jusqu'à la prévision d'un naufrage où le profond coulera avec la surface. L'œuvre de Michèle Teysseyre ne sauvera peut-être rien, mais j'ai l'intuition qu'elle est désormais une des activatrices de la cité invisible et que, pour cette raison, elle demeurera un authentique continent imaginaire dans lequel les regards mais aussi d'autres œuvres trouveront leur place en prouvant, contrairement à une propension actuelle à la défaite, que l'ailleurs existe encore et toujours.

Sous le charme de l'avoir fréquenté, il me reste le parfum d'un rare domaine séparé, habité par une liberté proche de la licence, irradié par mille et une ailes d'oiseaux argentées, échauffé de roses bleues et de cendres rouges de coquelicots.

Mais, déjà les tableaux s'échappent ou me tournent le dos ; les aurais-je bien vus ? Ne les aurais-je jamais vus ?

La traversée du silence s'achève ; je me retire, rechargé pour un temps.

Guy Chapouillié



Les courtisanes 50x70

Tout est dit depuis longtemps. Pourtant, tout est à redire, avec ses mots, son empreinte propre, la longueur de son souffle, l'épaisseur de son corps. Peu à peu l'œuvre se construit, presque à mon insu, nourrie de ce dialogue silencieux entre ma propre histoire – inscrite dans le siècle – et celle d'artistes disparus il y a plusieurs centaines d'années : Carpaccio, Giorgione, Titien, Véronèse, Tiepolo, et bien sûr (peut-être le plus cher à mon cœur) le « petit teinturier » de Venise...



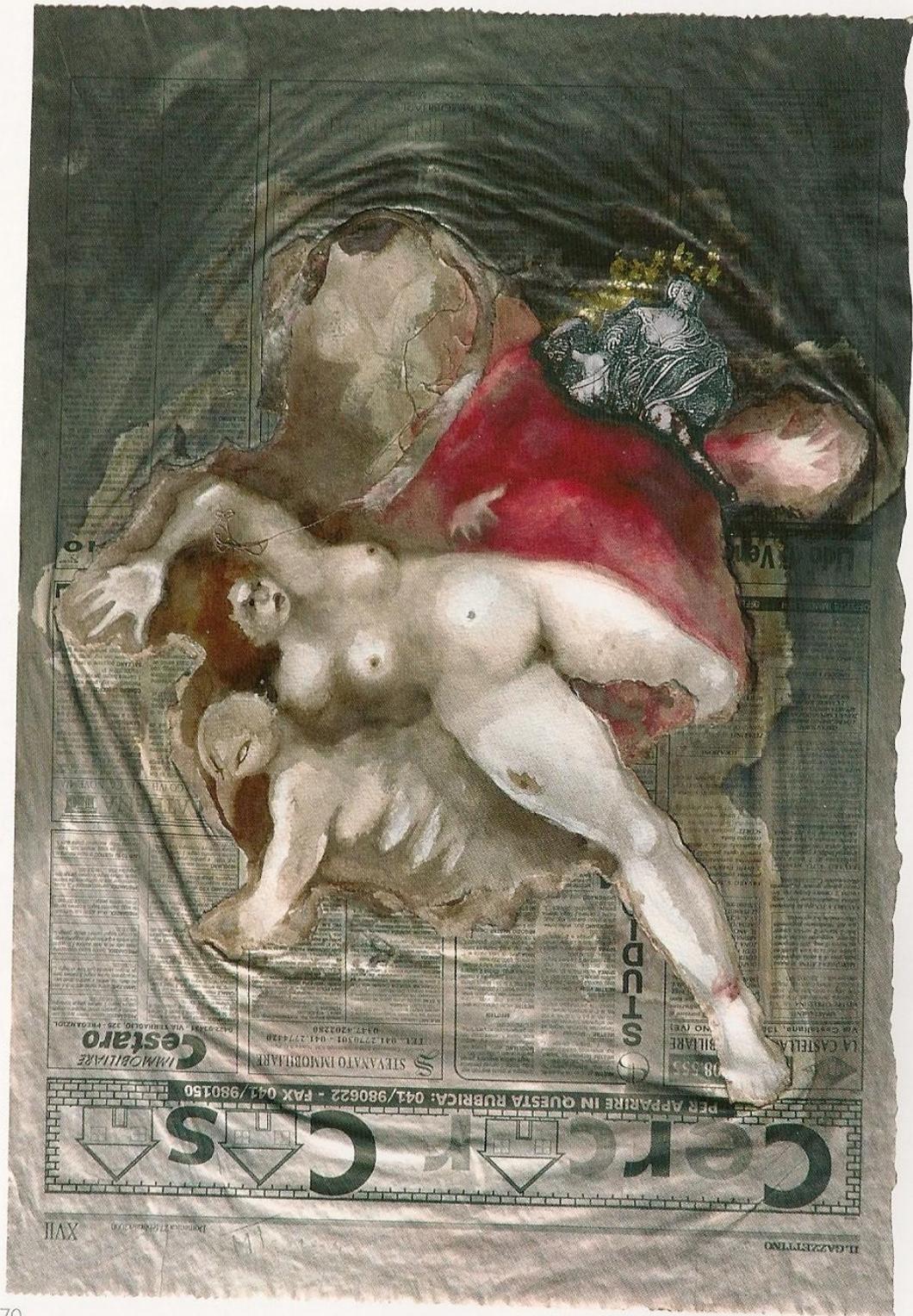
Le songe d'Ursule 80x60



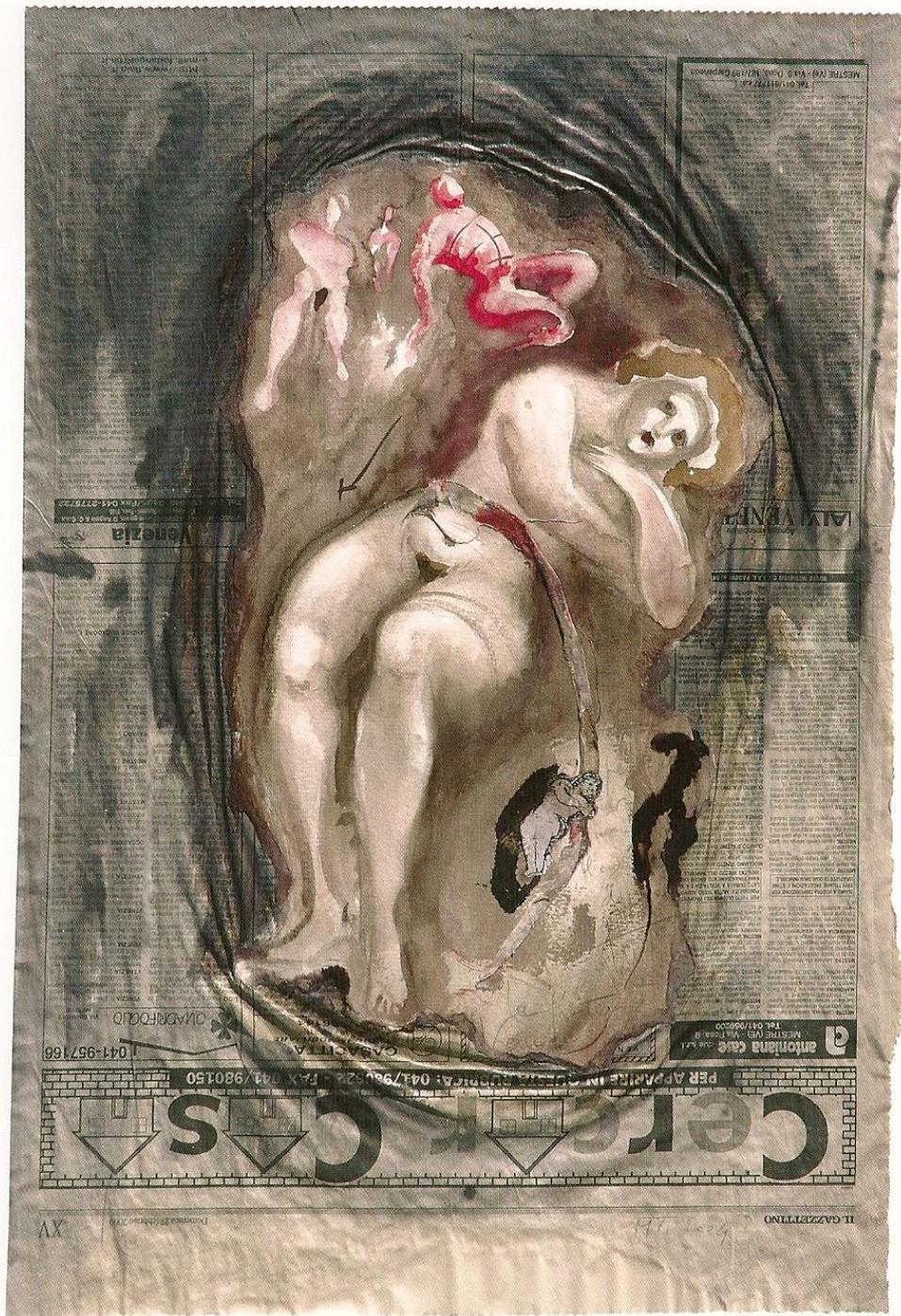
Vierge noire de la Daurade 60x80



La Nonna 40x50



La piscine probatoire | 50x70



La piscine probatoire II 50x70



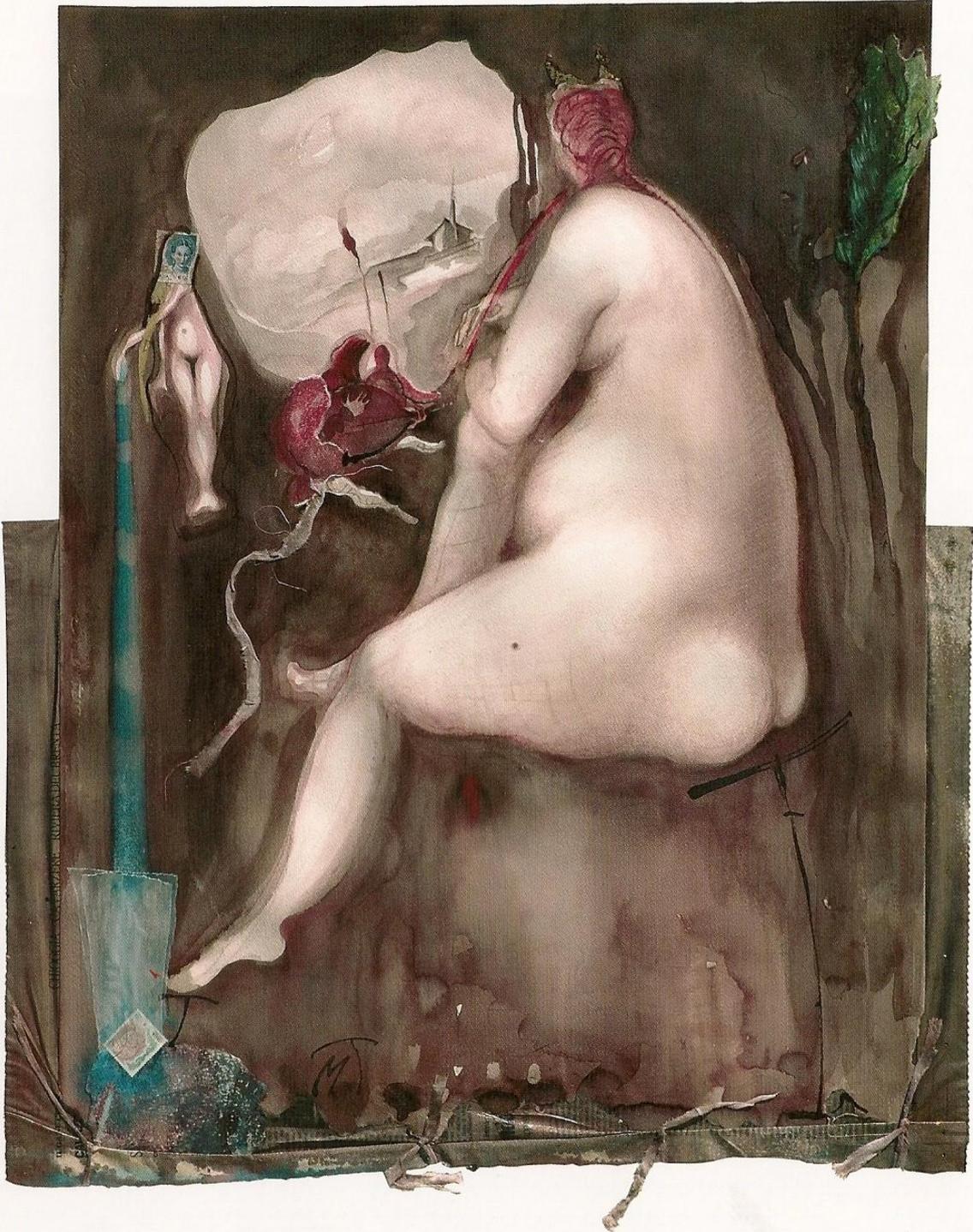
Les amants vénitiens 50x70



La devinresse 60x80



Suzanne au bain 80x80



Le concert champêtre 60x80

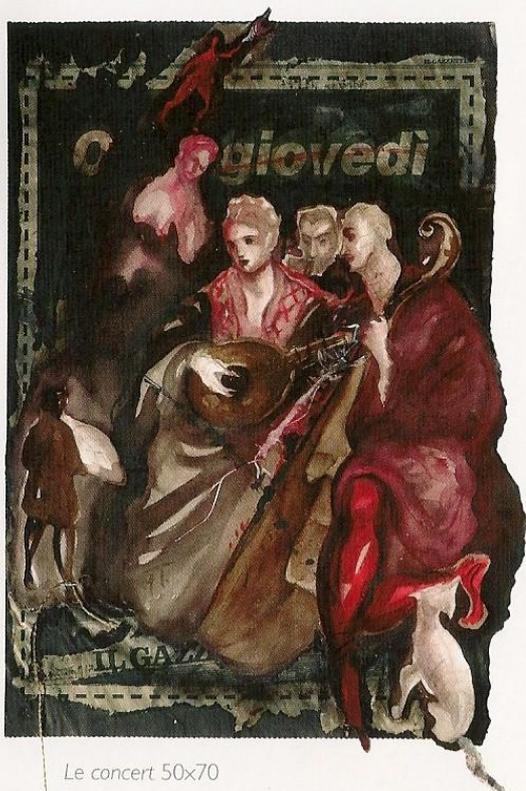


L'enlèvement d'Europe 85x85



Scène de Carnaval 50x70

MICHÈLE TEYSSEYRE est née à Toulouse, où elle vit et travaille.



Le concert 50x70

EXPOSITIONS

Liège

Galerie Évasion 1987

Bruxelles / Namur

Centre Rops 1987 à 2006

Venise

Centro Internazionale della Grafica / Bistrot de Venise
2002 2004

Paris

Galerie des Isles 1994

Salons Jean Patou 1993 1996 1999

Montpellier

Maison des Relations Internationales 2001

Nîmes

Chapelle des Jésuites (Musée Archéologique) 2001

Toulouse

Galerie Simone Boudet 1978 à 1996

Galerie Amacla 1999

Forum des Cordeliers (UTM) 2002

Galerie de la Daurade 2004 2006

ESAV/UTM/CROUS 2004 2006

Les Olivetains (Saint-Bertrand-de-Comminges) 1993

Musée de Rabastens 1996

Salon des Indépendants 1981 et Comparaisons 1995 (Paris)

Musée Ingres (Montauban) 1981 à 1985 (Prix de la Ville 1982)

SAM (Toulouse) 1981 à 2006

BIBLIOGRAPHIE

Vestiges (Le Lézard 1993)

Saveurs & senteurs de la Rome antique (Fontan & Barnouin 1996)

**Saveurs & senteurs de la Sérénissime* (Clairsud 1999)

Toulouse (Rapport d'Étape, Venise 2006)

Venise (in) (Flammarion 2006)

FILMOGRAPHIE

Venise en mineur (Clairsud 2002)

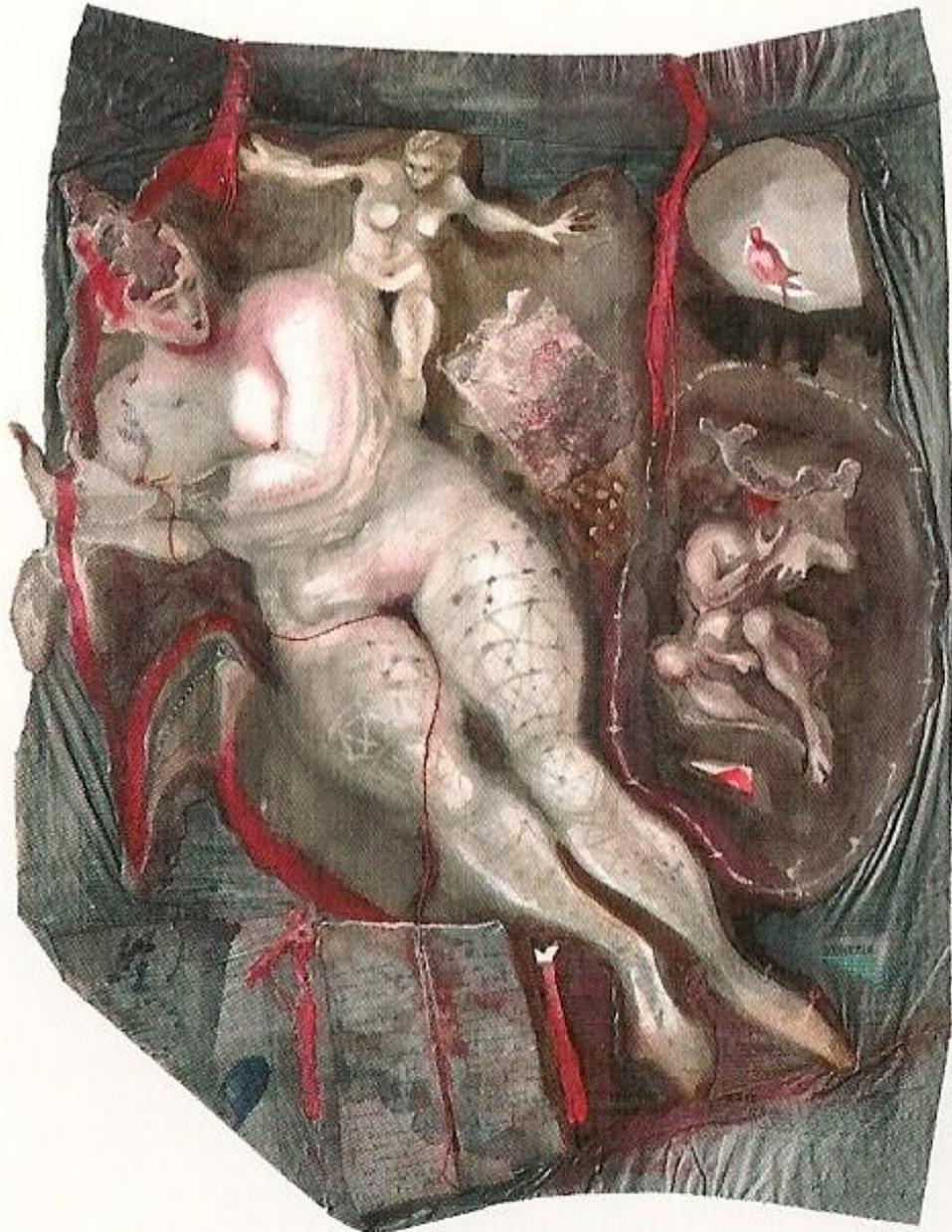
La terre & le vent (Clairsud 2006)

ESAV
ECOLE SUPÉRIEURE
D'AUDIOVISUEL

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL

Les services
de la vie
étudiante

CROUS
Toulouse



Ariane 50x70